

conducteur ? Passerons-nous par le bois d'Oingt ; je connais le maire, moi . . . un grand maigre qui fumé toujours. Mais à propos ! dites donc, est-ce que nous ne nous arrêterons pas avant d'arriver à Anse ?

— Impossible, répondit le conducteur brusquement ; j'ai déjà huit heures de retard.

— Eh bien, mais, où souperons-nous alors s'écria le gros marchand de bœufs.

— Nous ne souperons pas, monsieur.

Je déclare que je veux prendre un bouillon, interrompit d'une voix aigre mademoiselle Athénaïse de Lochersis, qui mit la tête à la portière ; je bois toujours un bouillon à cinq heures.

— Nous n'avons rien pris depuis ce matin, s'écrièrent tous les voyageurs.

— Montez, messieurs, montez, reprit vivement le conducteur ; une heure de retard peut nous empêcher d'arriver. Il n'y a point à plaisanter avec le débordement, surtout de nuit ; je n'ai pas envie d'avoir ma voiture noyée.

— Noyée ! s'écria mademoiselle Athénaïse ; mais c'est horrible ! Il fallait donc nous prévenir ! Conducteur, j'exige que vous quittiez la vallée ; vous répondez de moi, conducteur ; je me plaindrai aux chels . . .

La diligence en partant coupa la parole de la vieille fille, qui se laissa retomber dans son coin avec une exclamation lamentable.

Jacques Grugel se crut obligé de lui dire que le détour qu'ils allaient faire les éloignait de la Saône, et faisait ainsi disparaître tout danger.

— Mais où aurai-je mon bouillon ? demanda la vieille fille rassurée.

— Nous ne nous arrêterons qu'à Anse, reprit Lepré ; le conducteur l'a dit, et Dieu sait quels chemins nous allons trouver. Routes départementales, c'est tout dire ; et cependant je connais l'ingénieur, c'est un homme de talent ; son fils s'est marié le même jour que mon aînée. Mais nous n'arriverons pas avant demain.

Il y eut un cri général : la plupart des voyageurs n'avaient point mangé depuis le matin, comptant sur le repas qui se faisait habituellement à Villefranche, et Gontran proposait déjà, avec sa vivacité habituelle, de descendre de force au prochain village pour se faire servir un souper, lorsque le marchand de bœufs s'écria :

— Un souper ! j'en ai un à votre service.

— Quoi ! pour tout le monde ? demanda Lepré.

— Pour tout le monde, bourgeois. Je puis vous offrir trois services avec le petit coup de schnick par-dessus le tout.

En parlant ainsi, il tira des poches de la voiture une demi douzaine de paquets qu'il se mit à ouvrir en passant sa langue sur ses lèvres : c'étaient des provisions de tout genre proprement enveloppées et ficelées avec soin. Ses compagnons poussèrent une exclamation de surprise et de contentement.

— Ce sera un vrai festin, dit Lepré, qui avait aidé le marchand de bœufs à inventorier tous les paquets. — Peste ? monsieur... Pardon comment vous nommez-vous ?

— Barreau.

— Juste ! Monsieur Barreau, comme vous vous nourrissez !

— Pourquoi donc serait-on à son aise, dit le gros homme avec un certain orgueil, si ce n'était point pour manger du bon. Du reste, ces messieurs et mademoiselle vont jnger de ma cuisine.

Grugel se tourna vers Gontran, et lui jeta un regard significatif.

— Eh bien ! dit-il à demi-voix et en souriant, voici les grains d'or que vous cherchez.

— Des grains d'or ! répéta Barreau, qui ne comprenait point ; faites excuse, ce que je vous donne là est un saucisson aux truffes.

— Et ces messieurs veulent dire que pour des gens affamés il vaut de l'or, reprit